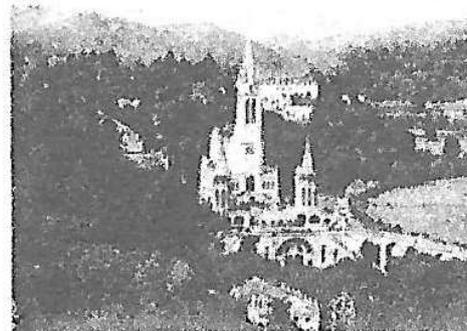


Lourdes



Irez-vous à Lourdes en 81 ?

C'est en juillet 81 que se tiendra à Lourdes le CONGRES EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL qui se réunit tous les quatre ans dans un continent différent. Le dernier eut lieu à Philadelphes aux U.S.A.

Cette fois-ci, le Pape Jean-Paul II sera lui-même présent à ce grand rassemblement chrétien.

Les Evêques de France ont pensé qu'il convenait que tous les chrétiens de France s'associent par la prière, la réflexion, les célébrations du dimanche, à la préparation et au déroulement de ce Congrès.

Pourquoi ? Parce que l'Eucharistie, c'est le Pain de vie, le *Pain de Dieu donné aux hommes*.

"Toute Eucharistie, écrivent nos évêques, renouvelle l'Alliance de Dieu avec les hommes. Un Congrès Eucharistique manifeste particulièrement la dimension mondiale du salut proposé à tous par le Christ.

Catholiques de France, nous accueillerons à Lourdes nos frères de plus de cent vingt pays. C'est une heure de grâce, un temps de joyeuse ferveur, un élan de solidarité plus vaste pour que l'humanité se renouvelle.

Entrons dans la démarche que va provoquer le Congrès International de Lourdes.

Comme chaque messe, cette "Année eucharistique 81" nous invite à la conversion. Interrogeons-nous :

- Comment vivons-nous personnellement cette rencontre du Christ réellement présent et livré pour nous ?*
- Quelle est notre fidélité à la messe du dimanche ? Comment célébrons-nous ce mystère de notre salut "chaque fois que nous mangeons ce pain et buvons à cette coupe" ?*

- Le "pain rompu pour un monde nouveau" fait-il de nous des hommes de partage et de solidarité, par la grâce même du Christ qui livre sa vie pour ses frères ?

x x x

Mais c'est avec le Pain des hommes aussi que nous célébrons l'Eucharistie. Quel pain ? Interrogeons-nous :

- Pain gaspillé de notre société de consommation où l'opulence des uns contraste avec la misère des autres ?
- Pain qui manque à tous ceux qui veulent de faire ?
- Pain souvent le fruit d'un travail deshumanisant ?
- Pain pour nourrir, dont la fabrication est sacrifiée à celle des armes de guerre et de mort ?
- Pain amer mangé sous le signe de la violence, de la captivité, de l'exil ?

Pouvons-nous célébrer l'Eucharistie sans nous engager au service de la justice, de la paix, de la liberté ?

Pouvons-nous célébrer l'Eucharistie sans porter le souci d'annoncer l'Evangile à tous les affamés de vérité ?

Au long de cette année, avec une fois renouvelée, vivons dans l'action de grâces, laissons-nous convertir pour donner nous aussi notre vie pour nos frères !"

Les Evêques de France

~~~~~

### VIE PAROISSIALE

BAPTEMES : 9 novembre : Anne LE DUFF, fille de Jean et de Anne LE HIR, St-Sébastien / Loire et Trez-Hir.

11 novembre : Magaly PERS, fille de François et de Annie TREGUER, 15 rue Bel-Air.

MARIAGE : 21 novembre : Marcel FLOC'H, de Kerangoff au Conquet, et Marie-Noëlle L'HOSTIS, Toul-Ibil.

Nos meilleurs vœux  
et nos compliments !



## Arrestation à Plougonvelin

Pourquoi le recteur de Plougonvelin n'aperçut-il pas plus tôt cette petite troupe, une quinzaine de personnes, qui par la ruelle St-Guénel, se dirigeait vers le presbytère et s'appêtait à entrer dans la cour ?

Trop tard ! Impossible de contourner la maison pour atteindre le grand champ qui remontait vers Reun-ar-Cosker et Ty-Fourn, et lui aurait permis de s'échapper vers la côte. Il n'eut que le temps de rentrer dans la maison et d'essayer de s'y cacher. Mais où ? Le presbytère était si petit... Il y avait bien le grenier, des combles plus exactement... Il y grimpa bien vite.

\* \* \*

Cela se passe en 1791, en fin de juillet.

Depuis un an déjà la Révolution était arrivée jusqu'au Bout-du-Monde. La Constituante ayant décrété la suppression des Ordres religieux à vœux perpétuels, elle avait chassé de St-Mathieu les derniers moines pourtant inoffensifs qui essayaient d'y maintenir une présence religieuse.

Voici qu'elle avait voulu maintenant s'assurer le contrôle du clergé séculier, en instituant une *Constitution Civile du Clergé* et en obligeant chaque prêtre à prêter serment à la constitution sous peine de perdre sa charge pastorale.

Messire René KERMEGANT, "desservant de la succursale de Plougonvelin", - comme tous ses confrères des paroisses voisines et l'immense majorité des prêtres du Léon, - avait refusé ce serment à une Constitution que l'évêque de Léon, Monseigneur de la MARCHE, avait qualifiée d'hérétique. Mais il n'en avait pas moins continué à exercer sur place les charges de son ministère, comme si de rien n'était... Et, comme les autres prêtres, il dénonçait à ses ouailles le caractère inique de cet abus de pouvoir, les exhortant à demeurer fermes dans la foi, fidèles à leur évêque, au Pape et au Roi.

Tout ceci n'eut pas porté à conséquence, s'il n'y avait eu, à cinq lieues de la commune, la ville de Brest.

x x x

Le grand port du Ponant, à cette époque-là, ne comptait pas dans ses murs seulement des marins fiers de servir dans la Royale, ou de bons chrétiens fidèles à leur baptême. Dès les premiers jours de la Révolution, un groupe de "patriotes" brestois s'était senti appelé à jouer un grand rôle dans l'émancipation du peuple. Un club d'*Arris de la Constitution* ( qui ouvrira la voie au fameux *Club des Jacobins* de Paris ) s'était donné pour tâche de surveiller de près l'application des décrets révolutionnaires.

Il dénonçait le clergé de St-Louis et de St-Sauveur qui continuait à permettre dans leurs églises les encensements et l'usage des bancs de famille bannis par la loi. A leur instigation, le 18 novembre 1790, une foule excitée envahit les deux églises et brisa les bancs, symboles des privilèges haïs de l'ancien régime.

A Brest aussi, on avait, dans une assemblée populaire, élu les nouveaux recteurs et vicaires assermentés qui desserviraient les paroisses à la place des réfractaires, et la Municipalité les avait solennellement installés dans leurs églises et presbytères le 20 mars 1791.

Un mois plus tard, les prêtres non-assermentés recevaient l'ordre de quitter le territoire de leurs paroisses et de s'en tenir éloignés "à la distance d'au moins quatre lieues, sous peine d'être réputés perturbateurs de l'ordre et poursuivis." C'est ainsi que le *recteur de St-Louis, le sieur Olivier FLOCH*, s'était éclipsé discrètement, s'embarquant à Roscoff pour gagner l'Angleterre, laissant à son *curé* (son vicaire) Claude LAPORTE, la responsabilité de ses ouailles.

Enfin, à Brest encore, la nouvelle de la fuite du Roi et la fausse annonce d'un débarquement d'émigrés avaient soulevé la fureur des "Amis de la constitution", et le 28 juin, sous leur pression, la Municipalité et le District décrètent "*l'arrestation provisoire des prêtres non-sermentés, en observant, précise le texte, de s'attacher particulièrement à ceux qui sont connus pour être les plus fanatiques et les plus intrigants...*"

\* \* \*

Le desservant de Plougonvelin était-il de ceux-là, comment le savoir ? Mais comment savoir aussi pourquoi René KERMERGANT, recteur de Plougonvelin et de la trêve de Lochrist depuis 12 ans déjà, feignit d'ignorer ce qui se

( Suite p. 8 )

## Mes Clochers ( suite )

### LE CLOCHER DE L'EGLISE PAROISSIALE

Lui aussi est unique en son genre.

Puissant, robuste, c'est la première impression qu'il vous donne. On sent à le voir qu'il est solidement enraciné, et qu'il faudrait bien des tempêtes et des tremblements de terre pour le renverser. Encore qu'il semble bien - M. René LE GALL, notre regretté ancien maire aimait à le faire remarquer - oui, il semble bien avoir perdu sa verticale et pencher légèrement en arrière, vers l'Est. Mettez-vous assez à distance, sur la place, ou vers le nouveau cimetière, vous vous en rendrez compte. Malgré cette légère inclinaison, les responsables de Plougonvelin n'ont pas jugé bon de la démolir pour le reconstruire, comme ils l'ont fait en 1830 pour l'église dont les fondations paraissaient peu sûres.

Robuste, notre clocher ne manque pas d'une certaine élégance. C'est son unique balustrade, bien en ressaut sur le vide qui la lui donne. Élégance et simplicité, sévérité si on veut, car ces balustres sont à peine esquissés, un simple évidemment en forme d'ovale marquant leur séparation.

La même simplicité dans l'étagement et la structure des chambres à cloches : deux en bas, une en haut, rectangulaires, sans ornement sauf ce listel qui les couronne et ces quatre "quilles" qui jouent aux quatre coins à l'étage supérieur, figurant symboliquement les clochetons classiques autour de la flèche.

Ici enfin, autre originalité : pas de flèche, mais à sa place, une tête de clocher en forme de coupole surmontée d'un lanternon, - ce que familièrement on appelle un clocher en forme de bouteille. Cette forme est caractéristique de la renaissance bretonne, de même que les balustres et les pilastres-quilles. On peut, de ce fait, dater notre clocher de cette époque, vers 1560 - 1600. Mais c'est vraiment ici un style renaissance simplifié, raboté, sans fioriture, de telle sorte qu'il pourrait se placer à l'origine même de la période renaissance en Bretagne, vers 1550.

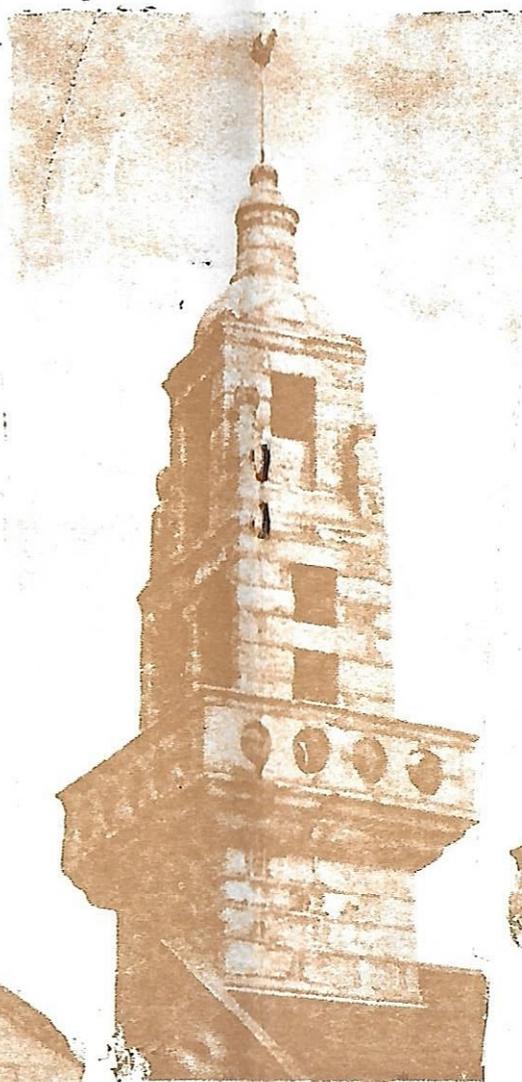
En tout cas, même si la date en reste encore inconnue, le clocher de Plougonvelin est d'un type assez rare en son

genre. Je ne lui connais pas de frère. Cependant, en regardant de près, c'est peut-être à Trébabu qu'on retrouverait un air de famille, mais le clocher de Trébabu n'a ni tour ni balcon.

Du nôtre, une carte postale couleur des éditions "France-Publicité" en vente à l'église, permet de bien saisir la robustesse et la sobriété. C'est l'image du milieu de cette page. Mais je lui préfère la photo du studio Le BIGOT à Brest parue dans le livret du chanoine Eliès : l'angle de vue plus rapproché fait ressortir l'élégance et l'originalité. C'est celle que nous avons mise sur la couverture du Kannadig en 1976, et que nous avons reprise ici, sur la droite.

En cette fin d'année 80, je ne puis m'empêcher de penser que, pendant quatre ou cinq siècles, ce clocher a retenti des milliers et des milliers de fois de carillons joyeux de baptêmes ou de mariages, mais aussi de glas interminables en ces "mois noirs" pour les enterrements si nombreux aux périodes d'épidémies.

Parfois aussi, il sonnait rapidement, comme un cœur qui s'emballe : c'était pour annoncer un débarquement d'une



flotte anglaise ou espagnole, l'approche d'une troupe ennemie, ou encore un incendie. C'était le tocsin. Aujourd'hui il est remplacé par les sirènes d'alarme plus lugubres.

Ses trois vieilles cloches sont là, qui montent la garde et ont survécu à l'incendie de 1944. De quand datent-elles ?

Sur les registres de la paroisse, je trouve qu'en 1805, une matinée de septembre, avant la grand-messe, on a baptisé une cloche "ANGELIQUE-CLET," du nom de sa marraine et de son parrain, et que son poids était de 385 kilogs : c'est notre cloche moyenne actuelle.

La plus grosse date de 1846 et elle s'appelle "MARIE-YVONNE", mais on ne dit pas son poids, qui doit être respectable.

Quand à la benjamine, je la soupçonne d'être la plus ancienne. J'attends qu'un jeune, pas trop casse-cou, mais un peu acrobate, m'accompagne un jour au clocher, et je lui ferai la courte échelle pour qu'il grimpe à l'étage supérieur pour relever date et inscriptions gravées dans le bronze. Et dans ce cas, je promets d'en faire part à tous les lecteurs du Kannadig.

*Le sonneur de cloches*

passait à cinq lieues de là, et donc le danger qui pouvait le menacer ? On ne le saura jamais.

Le décret à peine promulgué, les arrestations commencèrent. Cinq prêtres, dont Claude LAPORTE, sont arrêtés le matin même du 28, et dix-huit autres dans la soirée. Le lendemain soir, ils sont trente-quatre. Bientôt ils seront plus de quatre-vingts.

La plupart étaient des prêtres de Brest ou des environs, les recteurs de Lambézellec, de St-Pierre quilibignon et leurs vicaires, celui de Ploudalmezeau même, les aumôniers de Marine ou des institutions religieuses, et les bons Pères Carmes, dont le couvent avait été réquisitionné comme prison : eux du moins n'iraient pas loin.

Une véritable chasse aux prêtres s'était organisée. Une foule hurlante accompagnait, ou même précédait, les pelotons de gendarmes ou de gardes nationaux chargés des arrestations. Le vicaire de St-Pierre, le sieur SCOUARNEC, débusqué par un groupe d'énergumènes, faillit être pendu haut et court à un réverbère aux cris scandés de la chanson :

*" Ah ! ça ira, ça ira,  
Tous les curés à la lanterne,  
Ah ! ça ira, ça ira,  
Tous les curés on les pendra ! "*

C'est de justesse qu'une section de dragons nationaux put l'arracher à la populace, la corde au cou mains liées dans le dos, le visage en sang, la soutane en lambeaux...

Comment pouvait-on à Plougonvelin ignorer ces déchainements de haine et de violence criminelles ? Peut-être, habitués à une population plus calme et plus respectueuse, les prêtres du Bout-du-Monde se disaient-ils qu'il n'y avait aucun danger pour eux. Ils se trompaient lourdement.

\* \* \*

Les 27 et 28 juillet, un raid inattendu devait surprendre tout le monde.

Une bande de "patriotes brestois" avait décidé, de sa propre initiative, de faire un coup d'éclat, en dénichant le provincial des Carmes, le Père ELISEE, disparu trop discrètement de Brest et qu'on soupçonne de se cacher aux environs de Brest, chez un ci-devant châtelain.

Armés de pied en cap, voici nos "chasseurs" en route pour les Quatre-Moulins, dès trois heures du matin. On

passé St-Pierre, Plouzané... On s'arrête en route pour recueillir des renseignements. Et puis, on fonce droit sur le château de Kermorvan où on pense surprendre le P. Elisée. C'est le soir. M. de COATAUDON, ses filles et des invités sont à table. Les visiteurs sont reçus "avec beaucoup d'honnêteté," avouent-ils. Mais de Père Elisée, point.

Qu'à cela ne tienne, les voici au presbytère de Trébabu. Le desservant est là : c'est le sieur HAMELIN, insermenté bien entendu. Cependant on ne l'inquiète pas. Le décret brestois spécifiait en effet qu'il fallait "*s'abstenir de toucher aux prêtres qui sont seuls dans une paroisse afin d'éviter de révolter les esprits par cessation de culte!*" On se contente donc d'interroger le sieur Hamelin, sans succès. De même au château de Kerjean-Moll tout proche, chez M. de KERSAUZON. Perquisition nulle.

La nuit tombe. Un chasseur ne peut se résoudre à rentrer bredouille. On décide de poursuivre. Voici notre troupe à Lochrist. Il est minuit. Il y a là "le sieur LE GALL ci-devant vicaire de ladite trêve"... réfractaire lui aussi. Il va payer pour les autres, et le "pauvre vicaire tréffial" qui n'y comprend rien est embarqué. Mais ça ne suffit pas. Saint-Mathieu est tout proche : on décide d'y aller, et, à près de deux heures du matin, on investit le presbytère de Sant-Mahe ( la maison de la famille Gouzien aujourd'hui ).

- " Au nom de la loi, ouvrez ! "

Heureusement le desservant, le sieur CARLUER, est absent. Rien ne bouge. Nouvelle sommation. Silence. Ce n'est qu'après de multiples appels qu'enfin la porte s'entrouve. La troupe a vite fait de parcourir les appartements. Quelqu'un dort dans une chambre, si profondément que tout ce tapage ne l'a pas réveillé : c'est le fameux Elisée. On l'arrache sans douceur à son lit et on lui signifie son arrestation.

Cette fois, victoire ! Et la troupe, escortant ses deux prisonniers, repart et s'en vient, à trois heures du matin, réveiller le maire du Conquet, M. THOMAS. On lui confie la garde du gibier pendant que nos vaillants chasseurs vont prendre un repos bien mérité.

Le lendemain, branlebas à huit heures, et en route pour Ploumoguer. Là, enquête, dénonciations : "*Plusieurs citoyens se sont plaints du sieur LE MOYNE vicaire, qui propage beaucoup de mal par ses discours séditions.*" Et voilà le vicaire de Ploumoguer arrêté à son tour.

On pousse une pointe à Plouarzel. Sans doute les nouvelles ont déjà filtré. Il est midi, le Presbytère est vide.

Comment le recteur de Plougonvelin qui a dû apprendre les arrestations de la nuit n'a-t-il pas pris la précaution de se mettre lui aussi à l'abri ? Pensait-il que c'est le P. Elisée qui est le seul visé ? Mal lui en prit.

Car c'est par Plougonvelin que le raid se termine. Il est peut-être trois heures de l'après-midi. Le recteur était-il aux aguets ? Trop tard, la petite troupe arrive et pousse déjà la barrière. Il a tout juste le temps de souffler à sa "carabassen" qu'on vient l'arrêter. Il grimpe au grenier et referme la lourde trappe sur lui.

Fouille au presbytère : cuisine, salle-à-manger... Personne ! - "Aotrou Persoun ne man ket ar gêr !" répond la brave femme. On ne la croit guère. On monte, on visite les chambres. Personne. On va repartir.

Un patriote avise l'ouverture du grenier.

- "Ouvrez !" commande-t-il.

- Ne ket possibl, répond la carabassen. Il y a du blé par-dessus".

Peu convaincu, un homme grimpe à l'échelle, et d'un coup d'épaule, il a vite fait de soulever la trappe.

- "Tonnerre de Brest ! Ce n'est pas du blé, crie-t-il en plaisantant grossièrement, mais un gros quartier de lard !"

Plus mort que vif, M. Kermergant ne fait aucune difficulté pour descendre. Il demande seulement qu'on lui permette de faire un baluchon, quelque linge et son bréviaire. On lui accorde cette grâce...

Pendant ce temps, toutes les *Soazig* du quartier ont eu le temps d'accourir, les hommes étant aux champs à la moisson. Et c'est devant une haie de femmes en pleurs, tendant les mains au ciel, que le cortège quitte le presbytère et reprend avec ses quatre prisonniers le chemin du retour.

Le P. Elisée, qui n'a pas dormi depuis son arrestation à trois heures du matin, est bien fatigué. Les patriotes aussi. On s'arrête pour une halte à Pont-L'hôpital, sur la route de St-Renan. Il y a là une auberge. Tout le monde y entre, chasseurs et chassés. Il faut croire que la réussite de l'expédition a rendu nos patriotes plus humains. Même les prisonniers ont droit à un rafraîchissement, bol de cidre ou verre de rouge. Encore faut-il qu'ils trinquent "à

la santé de la Nation", ce que font aussitôt Elisée, Le Gall et Le Moyne, - mais (note le compte-rendu) pas "l'intraitable Kermergant," car "le mot *nation* étant un blasphème dans sa bouche, il a répondu qu'il suffisait qu'il bût à nos santés."

Arrivés à Brest, les "quatre ennemis de la Constitution" sont escortés jusqu'aux Carmes, au milieu d'une populace qui ne se priva pas d'injurier les prisonniers, de les frapper, de lacérer leurs vêtements, s'acharnant surtout sur le Père Elisée tout couvert de meurtrissures...

\* \* \*

Le plus dur était passé. Néanmoins le séjour en prison fut une épreuve d'un autre genre.

Entassés à 50 dans la petite église des Carmes, les prisonniers dormaient à même les dalles. Devant les réclamations, le Comité de District finit par réquisitionner du matériel de couchage à la Marine : 50 cadres à pied, 50 matelas et traversins, 50 paires de draps et 50 couvertures.

Insultés par la population avoisinante et même bombardés lorsqu'ils prennent de l'air dans le petit jardin surplombé de maisons, les prêtres doivent endurer toutes sortes de vexations de la part de leurs gardes. Le courrier est surveillé, les visites qu'ils reçoivent aussi. Ils s'en plaignent, écrivent pétition sur pétition. Réponse : suppression des sorties au jardin, suppression des correspondances, suppression des visites, suppression des commissions... Et on les menace de les transférer au bagne, "où ils seront enchaînés avec les forçats"... On parle même de guillotine...

Menaces pas tellement en l'air, puisque onze prêtres tomberont plus tard sur l'échafaud dressé place du Château, dont un vicaire de Recouvrance, et que d'autres mourront sur les pontons de Rochefort ou déportés en Guyane, tandis que Claude LAPORTE, le vicaire de St-Louis, sera égorgé aux Carmes de Paris, lors des massacres de septembre l'année suivante.

Le sieur KERMERGANT eut la chance de n'être pas trop remarqué. Au bout de deux mois, ce fut l'amnistie, obtenue par le Roi en contrepartie de son acceptation de la nouvelle Constitution. Et le 28 septembre, à huit heures du matin, les portes du couvent des Carmes s'ouvrirent de nouveau. Encadrés de gardes nationaux, en guenilles pour la plupart, pas rasés ni coiffés, la triste colonne des détenus fut acheminée,

sous les quolibets d'une foule hostile, jusqu'à l'Hôtel de Ville. Là, chacun dut indiquer le lieu de résidence où il devait se retirer, et reçut un passeport et une escorte de dragons pour l'accompagner.

René KERMERGANT ne revint pas à Plougonvelin. Originaire de Plouarzel, il ne put même pas s'y retirer : c'était trop près de son ancienne paroisse. Il s'embarqua pour l'Angleterre, où il retrouva son évêque pour quelque temps. En 1796 les prêtres réfractaires purent rentrer et on retrouve M. Kermergant au manoir de Kervenny. Il y vit, vêtu en paysan, considéré un peu comme le vicaire général. Au Concordat, il fut nommé recteur de Plouarzel, où il mourut.

Frère Gwenaël

## SPORTS

Nos ancêtres étaient-ils sportifs ?

Ceux qui ont planté le "gibet des moines" pourraient le dire, s'ils revenaient parmi nous.

Ceux du Moyen-Age, qui participaient aux courses de chevaux entre villages, ou aux joutes nautiques au bord de la mer, ceux qui s'affrontaient à la lutte bretonne ou au *baz-iod* pourraient aussi en parler. Et, s'ils n'avaient pas la pétanque, ils avaient le jeu de quilles avec les palets de pierre plate.

Le ballon était-il connu ?

En tout cas, nos grands-pères l'ont pratiqué.

Plougonvelin avait son *Etoile Saint Guinal*, qui plus tard donna le jour à l'U.S.P.

Qui connaît encore les noms des pionniers du ballon rond à Plougonvelin, les Gallouédec, Pronost, Hervéou, etc.. Il existe des photos qui pourraient rafraîchir la mémoire...

Un de ces fondateurs chevronnés caresse le projet de faire revivre, mois après mois, les grands moments de la *geste sportive de Plougonvelin*. Le Kannadig contacté accepte volontiers d'ouvrir cette rubrique mensuelle, une sorte de feuilleton dont les premiers échos remontent à un demi-siècle. Tous ceux qui pourront y apporter quelque souvenir, anecdotes, photos..., seront les bienvenus auprès du doyen Jean-Baptiste, qui se charge de tout centrer.

A vos marques donc !

J.B.C.